



Image 5

QUELQUES ASPECTS NOUVEAUX OU PEU CONNUS OU MAL CONNUS DE LA VIE DU LIÈVRE



par Harry Bernard

Il me fut donné un soir d'été, sur le coup de dix heures, d'assister en forêt à un véritable pique-nique de lièvres, silencieux et paisible, sans un craquement de brindille capable d'attirer un renard roux, auquel s'étaient rendus des dizaines d'individus tombés on ne sait d'où, en appétit et s'en donnant à coeur joie.

Ils se bourraient de trèfle blanc et de rouge, de mil apporté aussi par le travail des chantiers, d'herbages moins connus, par groupes de sept ou huit ou plus, avalant sans boire et sans se presser, broyant la juteuse nourriture du même mouvement cadencé, pendant que les nez frémissants se retroussaient de bas en haut, en une éternelle et collective grimace.

Avalant sans boire est exact, car un lièvre adulte n'a pas besoin de se désaltérer, satisfait en sa santé des sucres que contiennent les tiges vertes, les bourgeons, les pousses et les écorces formant l'essentiel de son alimentation.

Il a cette particularité avec quelques autres espèces animales, dont la gazelle africaine de Grant, l'oryx et l'addax du Sahara, qui passent leur vie entière sans absorber d'eau, survivant grâce à l'humidité que retient une végétation rabougrie.¹

C'est en bordure du lac des Sables, passé la rivière Vermillon, qu'eut lieu l'in vraisemblable boustifaille dont nous ne reverrons pas la pareille, autour et à l'arrière d'un abri de chasseurs

envahi par notre équipe, long de douze pieds, large de six, où l'on dormait sur des lits de bois brut en étages, sans sommiers et comme ficelés dans les sacs de couchage, tandis que la table, elle aussi de planches assemblées, s'entourait de quatre buches où s'asseoir, que l'on glissait dessous après usage.

Le jeune Garand s'aperçut de la présence des bêtes comme il descendait vers la grève, et il revint à la cabane en coup de vent, disant qu'il voyait partout comme des taches blanches détalant ça et là, vite perdues dans la broussaille, que le ciel sans lune ne permettait pas de reconnaître.

— Des derrières de lièvres, mon petit, avec la queue en l'air!

Ce que l'on vérifia sur-le-champ, à l'aide de torches électriques, sans troubler pour autant la calme sérénité des convives occupés à se gaver.

Il y en avait partout et de tailles variées, que nos jets de lumière ne dérangèrent pas une seconde, et qui continuèrent de s'emplier le ventre avec satisfaction, quittaient leur poste pour se courir les uns après les autres, sans raison visible ou valable, puis s'attablaient de nouveau et se remettaient à mastiquer.

C'est alors que l'un de nous eut cette brillante idée d'un festin de viande de lièvre, noire et rôtie sur un feu de branches, parfumée des deux onions qui nous restaient, sinon en civet relevé d'épaisse sauce au vin.

Le plus habile de la bande en la matière, Lusignan courut chercher la carabine .22 et tira, au hasard plus ou moins, incapable de voir sa mire dans le noir, et il réussit à coucher une victime à la troisième balle, exploit qu'il ne fut pas seul à regretter.

Il m'échut le lendemain le prosaïque honneur d'écorcher l'animal, les autres ne s'y connaissant d'aucune manière, n'ayant pas eu comme moi en leur jeunesse, pendant plusieurs années, l'expérience pratique d'élever, engraisser, assommer et dépouiller des douzaines de lapins pour la cuisine familiale.

Sans le savoir et sans y penser, emporté par l'enthousiasme du moment, Lusignan avait abattu une mère qu'attendaient au nid des levrauts non sevrés, et un lait bleuté me coulait à travers

les doigts, comme mon couteau coupait ça et là, avant que je descendisse la peau autour de la maigre carcasse.

Après quoi nous fûmes punis par où nous avions péché, le châtiment n'étant pas volé.

Vu que nous n'avions eu de chair fraîche depuis une semaine ou près, sinon celle de dorés et brochets, le marmiton du groupe s'empressa de mettre à la poêle son gibier, qui se révéla dur et coriace, sans goût, immangeable ou presque, pour cette banale et logique raison que la viande n'avait pas eu le temps de mourir, comme on dit.

Si nous savions que le lièvre est nocturne dans ses habitudes, nous en eûmes au lac des Sables une preuve vivante, aussi exceptionnelle qu'irréfutable.

Dans le voisinage de l'homme et non molesté par lui, il arrive que l'animal se montre volontiers de jour, sautillant et grignotant ça et là, peut-être plus en sûreté, à l'ombre d'un camp de bois rond, que dans les fardoques où peut surgir à l'improviste un ours moins pataud qu'il n'en a l'air, un renard finaud ou une belette infatigable en sa poursuite, quand les écureuils roux, voleurs et grognons, haut perchés dans les épinettes, n'ont pas eu le temps de donner l'alarme.

On en voit le long des routes forestières, entre chien et loup, l'après-midi finissant, mais à peu près jamais dans les chemins de portage et autres sentiers, où ils viennent pourtant manger, parce qu'ils vivent près du sol et entendent venir de loin, s'éclipasant en vitesse.

Au lac Alice près de celui des Chiennes, à quarante milles de la traverse de Mattawin sur le Saint-Maurice, un magnifique type nous venait voir chaque jour, qui méprisait la moindre ofrande de nourriture de notre part, mais restait aux alentours comme un chat familier, mangeant selon ses découvertes ou sa fantaisie, sans plus se soucier de notre présence que des aulnes se mirant dans l'eau, des bouleaux blancs à l'arrière, des plants de bleuets et des quatre-temps qui abondaient, de chaque côté du terrain défriché.

Nous avons accès au camp sur le lac, qui héberge de la truite mouchetée et de la grise, de la blanchaille pour nourrir les plus grosses, de la fausse carpe — ou moxostome — pour détruire les alevins dans l'oeuf, comme il paraît de règle dans la plupart des lacs du nord, où les contacts humains multiplient les problèmes de survie.

Notre lièvre avait l'air d'apprécier la présence des hommes, davantage celle des femmes, qui ont la voix engageante et lui parlaient avec douceur, sans hausser jamais le ton, comme s'il était de la famille, l'amenant parfois à pencher de côté une oreille, comme s'il comprenait quelque chose — ce qui n'était pas.

À notre troisième été là-bas, un couple d'hirondelles élevait cinq affamés d'une laideur repoussante, le bec sans cesse ouvert et liséré de jaune, serrés à l'étroit dans un nid de boue collé au-dessus d'une fenêtre, à six pieds du plancher de la galerie.

Les parents n'appréciaient pas la présence du lièvre, qui accourait du sous-bois chaque fois que nous arrivions, et ma femme se rendit compte un jour qu'ils avaient décidé de s'en débarrasser une fois pour toutes, estimant en leur instinct qu'il ressemblait dans son aspect général, à un félin mangeur d'oiseaux.

À un moment, sans motif apparent ni provocation, ce fut l'attaque en règle et rude, l'une des hirondelles s'abaissant en vol plané au-dessus du visiteur à quatre pattes, le touchant ou presque, puis ce fut l'autre, les cousins et cousines, les parents à des degrés divers, qui finirent par lui effleurer de l'aile ses longues oreilles nerveuses, les poils du dos, le dessus du dos, le dessus de la tête, si bien que le malheureux, ne sachant ce qu'il lui arrivait, prit la sage décision de s'en aller se cacher.

De mémoire courte, et la poudre d'escampette étant peut-être la seule de son invention, il revint le lendemain, comme par habitude et sans penser à mal, n'en voulant à personne, et ce fut en un rien de temps l'agression de la veille, ni sanguinaire ni meurtrière, mais ennuyeuse à qui cherche à déjeûner en paix chez les bêtes de bonne volonté.

Je me demande depuis si notre lièvre, en sa cervelle d'innocent, finit par associer les humains aux outrages dont il fut la cible.

Si la lapine des clapiers, blanche ou noire ou grise, s'honore plusieurs fois l'an d'une famille nombreuse, la hase ou femelle du lièvre n'a ordinairement que des portées de deux ou trois jeunes, mais il arrive qu'elle s'en permette davantage et jusqu'au double, à la période ascendante, semble-t-il, de ce qu'on appelle le cycle de l'espèce, cycle qui durerait de cinq à sept ans — ce dont personne ne paraît certain.

Quand les lièvres pullulent à un point inquiétant, pour la végétation qui nourrit les herbivores, la croissance des arbres de commerce ou les cultures, la nature corrige d'elle-même et ils se mettent à mourir par centaines ou milliers, selon les régions, d'une infection restée mystérieuse — jusqu'à preuve du contraire — ou de plusieurs survenues en même temps.

S'ils se mettent à disparaître, de nombreux mammifères souffrent de la faim en hiver, ou éprouvent de la difficulté à survivre, car ils sont comme le pain quotidien des mangeurs de chair, ce qui signifie la presque totalité des carnivores de la faune nord-américaine, sauf l'ours noir et peut-être la mouffette — pas très coupable — qui dorment au chaud pendant la mauvaise saison.

L'animal est la base première de leur alimentation, à l'égal, pour les poissons carnassiers, des goujons et cyprins de maintes familles : mulot et cornus, rose-terre, carpes à cochon et laquaiques de trois pouces, ménés (de minnows) argentés ou couleur de plomb, à museau noir, à reflets bleus, dont se nourrissent sans scrupules nos diverses truites, le doré jaune et le noir, les brochet et maskinongé, l'anguille, la barbotte, jusqu'aux watachés des rapides de la Mattawin, qui sont des poissons blancs pesant leurs trois et quatre livres — ménés devenus énormes.

Que le lièvre vienne à manquer et c'est la disette, sinon la famine, pour le loup et le renard, le lynx haut sur pattes et timide, le glouton ou carcajou, la marthe, le pékan, le vison, la belette surnoise qui blanchit avec la neige — sauf la queue restée noire — et chez les oiseaux de proie le duc de Virginie à aigrettes, le harfang ou hibou blanc, l'aigle doré à plumage brun forcé, peu commun dans le paysage mauricien, non pas inexistant.

Passée la pénible période de pestilence, le lièvre reprend peu à peu sa place et son rôle, et l'équilibre se rétablit entre les espèces, les femelles ramenant vite la population à son niveau normal, à raison de neuf nouveaux-nés par année, en trois portées.

Et ce, avec d'autant plus d'aise que les levrants naissent les yeux ouverts, habillés d'un poil épais et fin, qu'ils quittent leur mère et se débrouillent seuls, à ce que l'on croit, dès l'âge avancé d'une dizaine de jours.

On n'est pas sans savoir que le lapin domestique, s'il s'échappe, et le cottontail des Etats-Unis, qui est à envahir le Québec par le sud-est et prolifère en Ontario depuis un siècle, ravagent les jardins avec une sorte de délectation, tandis que le lièvre ne s'attaque pas aux légumes de l'homme.

Au domaine du lac Alice, le propriétaire avait réussi de peine et de misère, y transportant de la terre noir et les engrais, amendant le terrain d'un compost qu'il se fabriquait, à aménager un potager comme il n'en existait pas deux à cinquante lieues à la ronde où poussaient avec le même cœur les radis rouges et blancs du printemps, la rhubarbe à vin et les fraises quatre-saisons, la ciboulette à pompons roses qui se répandit partout, de la laitue pommée à vous amener l'eau à la bouche.

Or, jamais un lièvre n'y préleva la moindre part de la bonne chère à sa portée, comme je le constatai en examinant avec soin salades et légumes — racines, les larges feuilles sinuées de la rhubarbe, les fraisiers importés qui ressemblent, à s'y méprendre, aux sauvages.

Chaque fois que j'ai séjourné en des endroits que le lièvre fréquente sans trembler, habitué à l'homme et ne l'estimant pas méchant, au lac Alice et au lac Fou plus au nord — entre les rivières Saint-Maurice et Populo — au lac Vézina dans le comté de Joliette, j'ai essayé en vain de l'induire en tentation avec des feuilles de salade et des carottes, entières ou tranchées en rondelles, mais ce fut peine perdue à chaque tentative.

Une histoire d'un autre genre est celle qui suit, dont je garantis l'authenticité : sur la fin d'un après-midi d'été, il y a déjà longtemps, j'aperçus à trois pieds du rivage et dans l'eau jusqu'au

cou, regardant venir notre canot, un lièvre aussi étonné que nous, qui finit par regagner la berge et disparaître.

Pourquoi s'amuserait-il à faire ainsi trempette, ne bougeant pas d'un poil, surveillant d'un oeil rond la rive, de l'autre la nappe verte clopotant en lames minces, venant du large ?

Cela se passait au vaste lac Cyprès, que le Gouvernement de la province ouvrit au public en même temps que la route reliant Saint-Donat de Montcalm à Saint-Michel-des-Saints, au nord du comté de Berthier.

En moins de trois ans, l'immense réservoir se vida des milliers de brochets gras qui y menaient une vie carnassière et paisible, les mastodontes dévorant ceux de taille moyenne, ceux-ci heureux des carpes et de la blanchaille des bords, mais le bon peuple eut raison des uns et des autres, armé de raies et de seines, de lignes dormantes, de dynamite, de chaux en bouteille, pour détruire mieux et plus vite.

A quoi rimait le bain glacé d'un animal qui nage comme les autres, même s'il manque d'élégance, répétant alors les bonds qui lui sont naturels sur le sol, mais qui répugne autant qu'un chat à se jeter à l'eau, ne s'y résignant qu'en désespoir de cause ?

Au vrai, il n'y avait de mystère nulle part : le lièvre essayait de se cacher au mieux, fuyant un renard ou une belette, peut-être un lynx, qui perdit son odeur et sa trace quand il entra dans le lac.

1. Jacques Verschuren : Mourir pour les éléphants, Bruxelles, 1968.